

Yves Bonnefoy

Marie Étienne, « La Quinzaine Littéraire »
n° 1025, du 1^{er} au 15 novembre 2010

Extrait

Dans *Le Lieu d'herbes*, dont le titre complet est *Le Lieu d'herbes, le lac au loin* (déjà, une image, les grands traits d'un tableau), Yves Bonnefoy revient sur le sujet de *L'Arrière-pays*, traité en 1974, avec le sentiment de n'en avoir pas dit assez. Un tel sujet, c'est vrai, se renouvelle, s'enrichit constamment de visions inédites, en même temps qu'il est · noyau, centre de l'œuvre.

De quoi est-il question ? Est-ce d'un pays, d'un lieu géographique, à la fois jamais vu et très proche, et qui se situerait non pas ici, puisqu'il nous manque, mais plutôt vers là-bas ? Est-ce d'une soif métaphysique dont le fondamental arrière-pays serait comme le reflet, ou la photographie ancienne, mal imprimée et pauvre, techniquement ?

Pourquoi en faire autant de cas ? À première vue il est banal : « À ma gauche et à ma droite des murs de très vieille pierre, se portant devant moi vers l'horizon, pas très loin, sous un beau ciel bleu de jour d'été. Et entre ces murs et comme naissante à mes pieds, une étendue d'herbes plutôt sauvages et hautes, avec parfois des orties et, comme se dégageant de cette confusion, trois ou quatre roches éparses. » L'auteur dit s'y trouver, indubitablement, l'éprouver familier et cependant ailleurs que dans sa vie présente.

Absent-présent ? Qu'est-ce donc, s'interroge à nouveau Bonnefoy ? « Une figure comme on en voit dans les rêves » ? Non, répond-il, car le lieu d'herbes, un exemple parmi d'autres, a pour atout majeur d'être « gardé ensemble », ou de constituer une unité très forte. Si bien que « grâce à elle je suis ».

Dans le cas du lieu d'herbes, récupéré les yeux fermés, dans celui du « beau rêve », raconté par la suite, « un lac et ses rives calmes sous un ciel pur, il s'agit d'une image qui prend sa source dans l'enfance, à une époque où le langage conceptuel n'a pas encore raidi ; comme ossifié, la perception que nous avons des choses. Le travail poétique, en vers autant qu'en prose, consistera alors à remonter le cours du temps, à être capable de « désigner, non d'analyser ». Recherche des « années profondes » de Baudelaire, des « journées infantiles » de Rimbaud, non pas du tout à des fins métaphysiques mais pour retrouver la parole des grands référents oubliés sous la masse tumultueuse des signifiés ».

Avec *Raturer outre*, Yves Bonnefoy nous livre une série de poèmes, quatorze vers distribués en deux quatrains et deux tercets, dont la contrainte lui a permis d'établir des rapports dont il n'aurait sinon pas eu l'idée, dit-il, car elle lui a donné

accès à « des souvenirs clos si ce n'est réprimés ». Ce qu'il appelle « raturer outre ». Étude par la méditation et l'écriture de photographies, de souvenirs d'événements, d'images conservées par la mémoire (un jardin, une écharpe), de sons (musique ou voix), de saveur ou de formes ; recherche d'un nom, d'un mot enfoui ... c'est tout cela que tente *Raturer outre*.

« Le clavier, il y revenait chaque matin,
C'était ainsi depuis qu'il avait cru
Entendre un son qui eût changé la vie,
Il écoutait, martelant le néant »
(Le pianiste)

« Ah, prends ce livre, dit-il,
Un nom est là.
Dis-moi ce nom que je cherche »

[...]

« Le plus grand poète français »

« Lire »
Novembre 2010

Extrait

Accepteriez-vous de vous prêter au jeu du commentaire d'un de vos poèmes extrait de Raturer outre, intitulé « Un souvenir » ?

Yves Bonnefoy - Vous me suggérez de commenter ce poème parce que vous percevez, et non sans raisons, qu'il y a en éveil en lui beaucoup de ma mémoire la plus ancienne, beaucoup des émotions qui ont donné forme à ma vie, ce qui pourrait m'inciter à lui ajouter des informations, des remarques, qui en éclaireraient le sens, le rapprochant d'autres du même petit livre ou de certains de mes *Planches courbes* d'il y a presque déjà dix ans. Et que votre demande soit légitime, c'est ce que semble prouver ce que je disais tout à l'heure, à savoir que j'en suis venu à interpréter le récit qui a pour titre *Deux scènes* à l'aide de souvenirs qui, retrouvés, me permettent de prendre pied dans d'autres textes encore, et à travers ceux-ci dans tout un passé de rapports, soit avec d'autres personnes, soit avec le projet de la poésie. Il y a des poèmes d'un autre de mes livres, *Ce qui fut sans lumière*, qui sont ainsi commentés, dans la « note conjointe » des *Deux scènes*, comme vous souhaitez que je le fasse à propos de « Un souvenir ».

Et pourtant non, je ne puis accepter d'aborder ainsi ce poème, et cela pour une raison très simple, que voici. Ce que j'ai pu écrire, dans mes remarques sur les *Deux scènes* ou ces autres pages qui s'en éclairent, j'y suis venu par une certaine idée qui a pris ces poèmes par un de leurs bouts, y a reconnu un souci, mais n'a pas fait plus que rencontrer là ce dernier, ce qui laisse au-dehors de ma réflexion beaucoup d'aspects de ces textes qui ne peuvent que continuer de réclamer attention au moment où ces vers se présentent sur la page comme un tout se donnant pour tel. Un poème, quel qu'il soit, ce ne se réduit pas à la pensée que l'on a cru pouvoir y entendre. Sous le joug de sa forme - ainsi ces quatorze vers d' « Un souvenir » -, c'est la résultante d'un jeu de forces nombreuses, dont beaucoup relèvent de l'inconscient de l'auteur, qui ne pourra pas en démêler les visées. Alors que quelques-unes de celles-ci, en revanche, sont parfaitement accessibles à au moins certains observateurs qui, du dehors de cet écrivain, voient tout de suite de lui ce que jamais il ne pourra voir.

Alors, plutôt écouter ces autres que tenter de prendre leur place ! La pensée de la poésie gagnera plus à cet échange entre points de vue qu'au monologue que deviendrait l'imposition par l'auteur d'une idée qu'il a de son œuvre à ces « quatorze vers » qu'il ne peut prétendre contrôler. Je reviendrai peut-être à « Un souvenir », mais par une tout autre voie, celle d'une écriture de même sorte que ce poème, une qui suit sa propre pensée mais sans ignorer qu'elle se glisse parmi de l'irrélévé encore ; et qui ne voudra donc s'exprimer que par des mots qui ne cherchent pas à se substituer au dire de celui-ci.

« Rencontre foi de Bonnefoy »

« Elle »

12 Novembre 2010

Si le nom d'Yves Bonnefoy est cité chaque année dans la course au Nobel, c'est qu'il est, de l'avis de tous, le plus grand poète français. À 87 ans, celui qui fut l'ami d'Alberto Giacometti et de Paul Celan n'a plus grand-chose à prouver, mais reste plus affûté que jamais. Son actualité ? Trois livres d'entretiens, d'essais et d'études à la gloire de la poésie. Et puis, cet épatant recueil de sonnets, « Raturer outre », qui peut se lire comme un manifeste pour une parole libérée.

ELLE - Le choix de la poésie relève-t-il chez vous de la vocation ?

YVES BONNEFOY - Aussi loin que je remonte dans mon passé, je retrouve un même rapport avec les mots : qui est de comprendre qu'ils sont capables de bien plus que l'emploi qu'on en fait dans la parole ordinaire, celle de la réflexion ou de l'action. On peut attendre d'eux une autre sorte de connaissance, une autre pratique de l'existence. Cette conviction de toujours, c'est d'elle que résulte mon souci de la poésie, aussi ancien qu'elle.

ELLE - Avec le recul, comment comprenez-vous ce désir de distance ou de liberté par rapport aux groupes que vous avez fréquentés ?

Y.B. - J'ai aimé le surréalisme parce qu'il avait cette même confiance dans les mots. Il comptait sur eux pour « changer la vie ». Mais que vaut l'espérance qui ne s'accompagne pas d'un effort de lucidité quant aux moyens qu'elle met en œuvre ? Il faut savoir se mettre à l'écart des groupes qui se constituent par mise en commun d'une pensée qui devient vite dogme, idéologie.

ELLE - Pourtant, votre œuvre poétique et critique n'a jamais cessé de dialoguer avec celle d'autres artistes, peintres ou poètes...

Y.B. - Les mots que nous employons dans notre parole ou nos écrits sont actifs dans la perception des couleurs et des formes de la nature. Ils y trouvent même un surcroît de vitalité, de richesse. Il est donc naturel que les écrivains regardent travailler les peintres qui peuvent approfondir bien plus qu'eux la perception des couleurs, des formes.

ELLE - Dans votre nouveau recueil, « *Raturer outre* », vous faites le pari d'une forme qui rappelle le sonnet. Est-ce donc de la contrainte que surgit la parole libérée ?

Y.B. - Le sonnet ? Une telle bêche qui a fait sa preuve à travers les siècles. Je l'emploie, mais pour rien qu'un moment d'expérimentation, ce n'est pas lui qui m'importe, mais ce qu'il me permet de comprendre. Il y a des contraintes qui blessent et détruisent la vie, d'autres qui aident à accéder au meilleur de soi.

ELLE - Comment expliquez-vous la marginalisation de la poésie ?

Y.B. - La poésie n'est pas la littérature, ses lecteurs la cherchent plus spontanément dans quelques grands textes, toujours repris, toujours neufs, que parmi les diverses productions d'une rentrée littéraire. On la trouve moins dans les librairies que dans les cœurs.

ELLE - Quel est, selon vous, son rôle ou sa fonction aujourd'hui ?

Y.B. - En s'opposant aux généralisations qui substituent de simples schèmes à la rencontre d'autrui, la poésie donne aux hommes et aux femmes la possibilité d'être eux-mêmes, de se sentir libres. Elle rend donc évidentes la valeur et la nécessité de la démocratie, et son travail sur les mots, c'est la régénération de la pensée politique.

Interview d'Augustin Trapenard

Raturer outre, c'est le livre que toutes les curieuses et les cultivées se doivent de dégainer à une terrasse de café ! Vingt-huit fois quatorze vers, où Bonnefoy croque une photographie, un souvenir ou une légende d'autrefois. Ici, la contraction et le souci de précision font surgir des images d'une intense émotion, comme si la contrainte du sonnet permettait de saisir et de révéler ce qui reste enfoui au plus profond de soi. Au-delà du connu et du familier, au-delà des mots, des noms et des impressions qui masquent souvent la vérité, le poète rature pour mieux voir et savoir : « Le trait qui biffe, c'est la lumière. »

« Le couronnement d'un discret magnifique »

« Le Monde des livres »
12 novembre 2010

Extraits

À la naissance des mots

Ce sont des poèmes écrits entre l'ombre et l'oubli. Dans le texte que présente *Raturer outre*, Bonnefoy explique qu'il a choisi la forme du sonnet (quatorze vers comportant deux quatrains et deux tercets), et qu'il a ainsi pu envisager des rapports inattendus entre les mots : « *La contrainte aura été une vrille, perçant des niveaux de défense, donnant accès à des souvenirs clos si ce n'est pas réprimés.* »

Le recueil s'ouvre à des espaces incertains et sans doute imprévus pour Bonnefoy : ils proviennent d'un peu de matières diurnes oubliées, ou des débris du temps. Aucune image, ici, ne semble faite pour durer. « *L'être pousse au hasard des rues. Une herbe pauvre / À lutter entre les façades et le trottoir. / Et ces quelques passants, déjà des ombres.* » Car c'est peut-être la condition du poème que de s'éteindre.

Mais avant la nuit (la mort ?), une lueur peut être encore recueillie. Sa recherche est l'enjeu de *Raturer outre*. Bonnefoy y dessine un espace dans lequel la résonance entre les éléments qu'il décrit est de l'ordre du possible. Car la déchirure, ou le non-sens, menace toujours l'œuvre d'être en lambeaux. Cependant, dans la

continuité des pages, des liens finissent par s'entre-tisser : ils éclairent doucement ce voyage sans que sa signification soit jamais martelée.

Il y est question d'une photographie dont le référent semble s'être effacé. D'un nom qui s'est absenté de la mémoire du narrateur. D'un pianiste encore hanté par un son du passé qui a changé sa vie. Ou encore d'un miroir où « *la clarté des fenêtres s'y prend, s'y multiplie* ». Chaque texte met en situation des êtres séparés, coupés de leur origine.

D'où parle la voix du poète ? D'un lieu incertain, sans doute entre deux mondes. Mais cette voix cherche un ancrage pour être sauvée du désastre et le poème est le lieu d'une réconciliation possible : derrière les rêves et les leurres du souvenir, le réel est toujours accessible. « *Remonte, dans les mots qui disent le monde, / Son silence, qui les dénie, qui me demande / D'en imaginer d'autres, mais je ne puis.* » La brièveté de ce recueil (une quarantaine de pages) donne au lecteur le sentiment privilégié d'être au plus près du texte, comme s'il était témoin de la naissance de ses mots.

A.d.C.